

rir le risque de vous paroître moins aimable, je croirois n'en avoir pas moins à me plaindre de ce que vous vous feriez mis dans une position qui, en me faisant, tout au moins, douter de votre tendresse, ne pourroit qu'alarmer beaucoup la mienne. Vous me faites trop de grace de me demander ce que je desiré que vous fassiez. Je sens, assurément, tout le prix des égards que, dans les circonstances où nous sommes tous deux, vous voulez bien avoir pour moi; & je crois ne pouvoir ni mieux vous le prouver, ni mieux vous les rendre, qu'en vous laissant, à mon tour, le maître de faire ce qui vous plaira.



L E T T R E L X I I .

N É M É E A U M Ê M E .

QUOIQUE, dans son origine, Aspasia ne fût que ce que je suis, l'étendue de ses lumières, les graces de son esprit, la sublimité de son éloquence, l'amour de Périclès, & enfin, l'estime & l'amitié de Socrate, lui ont

fait un si grand nom, que je ne suis point surpris que vous la mettiez dans le nombre des femmes qui ont fait honneur à leur siècle & à leur patrie; mais je le suis beaucoup, je vous l'avoue, de vous voir me placer dans la même classe. Ce n'est pas, assurément, que je ne sois fort célèbre; mais, qu'est-ce, pour mériter de ne pas mourir toute entière, qu'une célébrité que je ne dois qu'à mes erreurs, à une façon de penser qui, si elle est par quelques-uns, décorée du titre de philosophie, est par un beaucoup plus grand nombre d'autres, fort différemment qualifiée, & à une beauté que chacune des années qui vont s'écouler, dégradera insensiblement, & dont, enfin, le tems ne me laissera pas la plus légère trace. Mais, dites-vous, vous êtes la seule qui ayez sçu allier la noblesse d'ame avec une profession qui semble nécessairement l'exclure: vous êtes donc une femme extraordinaire. Quand j'admettois que l'on dût me tenir un si grand compte d'une vertu qui me coûte si peu, de ce que je serois extraordinaire, s'ensuivroit-il que je fusse illustre? Que je joigne encore à cette façon de penser, qui vous paroît si singulière, la probité

la plus exacte ; & que , même en amour , je ne me permette pas le plus léger déguisement , rien ne me paroît plus simple encore . Si je n'ai pas cru que les préjugés méritassent d'être respectés , je n'ai point pensé de même sur les principes : peut-être aurois je mieux fait , pour ma réputation , d'immoler les derniers , & de paroître sacrifier aux autres ; mais l'estime du public ne m'a jamais été d'un aussi grand prix que la mienne ; & je me console aisément de ne point porter le masque de ce qu'en nous on nomme *vertu* , par le plaisir de trouver dans mon cœur toutes celles & qui honorent le plus l'humanité , & dont elle peut se passer le moins . Je n'ignore pas qu'on ne me confond point dans la foule des courtisannes qui , aujourd'hui , inondent Athenes ; & que Némée , toute mal définie qu'elle est par le plus grand nombre , y est , du moins , toujours nommée à part . Aussi , ne serois-je pas moins étonné , si votre projet étoit de donner l'histoire des plus célèbres courtisannes , que l'on y cherchât vainement la mienne , que je le suis de votre obstination à me placer parmi les femmes dont la Grece s'honore . Votre goût actuel pour moi vous

aveugle , mon cher Alcibiade ; mais je n'ai ni assez de vanité , ni assez peu de sens pour vouloir abuser de ce qu'il vous conseille en ma faveur ; & pour ne point tâcher de vous éclairer sur le ridicule d'un projet dont vous vous moquerez autant que moi-même , lorsque le mouvement qui vous l'inspire aura fait place à quelque nouvelle fantaisie . Vous n'êtes pas , au reste , le premier de mes amans qui aura voulu me sacrifier sa gloire , & à qui , malgré lui-même , je l'aurai conservée . Peut-être , en effet , compromettriez-vous la vôtre plus que vous ne pensez , si vous persistiez à vouloir me mettre à côté d'une femme avec qui je n'ai rien de commun que les erreurs qui ont avili sa jeunesse . En supposant même que je fusse plus digne que je ne le présume , de l'honneur que vous voulez me faire , il devroit vous suffire que le public ne le crût pas , pour que ce fût sur l'opinion que , quelque peu fondée même qu'elle pût être , il a de moi , & non sur celle que vous en avez , quelque juste qu'elle vous paroisse , que vous devriez vous régler , puisque ce n'est jamais d'après le cas que nous faisons de nous-mêmes , ou sur la façon favorable dont pensent

de nous nos amis, mais d'après ce qu'il croit nous devoir d'estime, qu'il détermine la portion qu'il nous en accorde. Vous prétendez, de plus, que liée, ainsi que je le suis, mais par des hasards ou des motifs qui ont peu de quoi flatter mon orgueil, avec les plus grands hommes de mon siècle, mon nom ne doit pas moins que le leur se sauver de l'oubli; que, malgré toute la répugnance que je me sens pour cela je passerai à la postérité; & qu'enfin l'objet des sentimens d'Alcibiade ne doit pas moins que lui-même franchir la nuit des tems. Ah! si le prince qu'aujourd'hui, par rapport à moi, vous cherchez à établir, étoit reçu, que de femmes, même assez peu dignes d'exister, vous rendriez immortelles dans le cours de votre vie! Mais instrumens peu considérés des foiblesses des grands hommes, à moins, ce qui ne peut arriver que rarement, que nous n'ayons fait la destinée d'un empire, un historien se contente d'apprendre à ses lecteurs que le héros de qui il les entretient eut le foible de l'amour; & ne fait pas aux femmes qui en occupent les loisirs, l'honneur de les nommer. On dira de vous, sans doute, un jour (pardonnez si je vais d'avance en

parler, comme en parleront nos neveux.) » Alcibiade passa toute sa vie à » séduire des femmes, & n'en aima ja- » mais aucune. Dans les conquêtes de ce » genre qu'il tenta, il mit dans le nom- » bre la gloire que la plus grande partie des hommes, vraisemblablement » moins justes appréciateurs des choses » qu'il ne l'étoit, ne place que dans le » choix. Une justice que nous lui devons, & que par le prix qu'il attachoit » à ces sortes de triomphe, nous ne » pourrions lui refuser sans outrager » ses mânes, c'est que jamais il n'attqua de femme sans la vaincre: aussi, » ne craint-on point d'affurer qu'il eût » été sans comparaison plus piqué d'en » manquer une, que de perdre une bataille. Le plaisir de plaire lui tint constamment lieu du bonheur d'aimer: il » se fit autant un point d'honneur de rapprocher de l'amour les femmes que leurs principes en éloignoient le plus, » que d'en inspirer à celles qui font une profession aussi publique de se refuser » au sentiment que de se livrer au desir. » De l'un & de l'autre côté, le triomphe lui paroissant égal, les plus fameuses courtisannes de son tems » ne lui parurent pas moins dignes de

» son attention, que les femmes de qui
 » il devoit être le premier vainqueur.
 » Ceux des écrivains de sa vie sur qui
 » nous pouvons le plus compter, assu-
 » rent que le nombre des beautés qu'il
 » se soumit fut si grand que, s'il n'eût
 » pas pris le double soin d'en faire une
 » liste fort exacte, & de se la lire tous
 » les jours, lui même, sur la fin de sa
 » carrière, n'en eût pas retrouvé tous
 » les noms. On ne doit pas être surpris
 » qu'une chose qui, sans cette sage pré-
 » caution, l'auroit au moins fort em-
 » barrassé, nous devienne impossible
 » aujourd'hui; & que, de toutes les
 » femmes de qui il fit la renommée,
 » ou de qui il détruisit la réputation,
 » le seul nom d'Aspasie, célèbre d'ail-
 » leurs par tant de côtés, soit par-
 » venu jusques à nous. Nous avons,
 » au reste, peine à croire que la perte
 » du catalogue d'Alcibiade en soit une
 » à déplorer, &c.

Voyez si, dans tout cela, il est seu-
 lement question de cette Némée de qui
 vous croyez la vie assez digne de passer
 à la postérité, pour vouloir l'écrire
 vous-même. Ne vous opposez donc,
 croyez-moi, ni à la nature, ni à la for-
 tune, qui, toutes deux, ont voulu que

je ne laissasse de moi aucune mémoire;
 & prenez vous-même, pour mériter
 qu'on se souvienne de votre existence,
 un rôle plus digne de vous que le rôle
 de mon historien. Il vaut beaucoup
 mieux, à mon sens, que les hommes
 ignorent que nous avons été, que de ne
 leur laisser de nous que des monumens
 qui, après nous avoir exposés à la dé-
 rision de nos contemporains, ne nous
 survivent que pour nous rendre ridicu-
 les aux yeux de ceux qui viennent après
 nous. Pour vous prouver, cependant,
 que, comme vous pourriez le croire,
 ce n'est point pour le seul plaisir de
 vous contredire, que je ne suis point
 de votre sentiment, je consens que la
 chose soit discutée devant Socrate; &
 je vous donne ma parole que si, après
 m'avoir entendue, il me condamne à
 l'immortalité, je ne m'opposerai plus
 au généreux desir que vous avez de
 me la procurer: tâchez donc de l'ame-
 ner ce soir au céramique. Si, comme
 je vous avoue que je m'en flatte, vous
 perdez votre cause, je vous adoucirai ce
 malheur par toutes les consolations que
 l'amour peut fournir: si, contre mon
 espoir, c'est à moi que le sort est con-
 traire, je serai comme si j'en étois affli-

gée, afin de trouver dans votre sensibilité toutes les ressources que, d'avance, vous offre la mienne.



L E T T R E L X I I I .

A S P A S I E A U M Ê M E .

QUAND votre lettre seroit aussi tendre que vous avez & si vainement tâché qu'elle fût, elle ne me feroit rien changer à mes résolutions : je vous aime encore ; quelque honteux que cela me fût, je ne pourrois que vous le dire, & peut-être y joindrois-je encore l'affront de vous le prouver. Je ne vous verrai plus, du moins en particulier, & si, par ma conduite & la tendresse que j'eus pour vous, vous me jugez digne de quelques égards ; si, en me forçant à immoler mon sentiment, ou, ce qui m'est bien plus pénible encore, à le renfermer pour jamais dans le fond de mon ame, je puis vous inspirer quelque pitié, vous ne me verrez, même en public, qu'autant que cela sera nécessaire pour me dérober à des soupçons qui me feroient mourir de douleur ; si,

pourtant, il est possible qu'après m'avoir si peu ménagée, il n'y ait encore contre moi que des soupçons. Non, encore une fois, je ne vous verrai plus, comme, & sans doute, dans la seule vue de remporter sur moi un nouveau triomphe, vous paroissez le desirer. Vos larmes, toutes perfides que je les croirois, ne trouveroient que trop aisément encore le chemin de mon cœur. Je me souviens trop bien des dispositions que j'apportai à notre dernier rendez-vous, & avec quelle facilité, toute convaincue que j'étois de votre fausseté, je vous cédai la victoire : je me suis trop amèrement reprochée une foiblesse que vous me rendez, en effet, si inexorable, pour que je puisse espérer une plus heureuse issue, de l'entretien que vous me demandez, & que n'en devant attendre que le même succès, il puisse m'être permis de me rendre à vos desirs... Non, je ne m'y exposerai pas, même ne dussiez-vous point, comme la dernière fois, attribuer plus à l'impression que vous faîtes sur mes sens, qu'à la violence de mon amour, l'avantage que vous remportâtes sur moi. Vous n'osâtes pas, à la vérité, me faire un reproche que vous sentiez si injuste, & qui vous au-

roit encore plus dégradé que moi-même : mais je vous connois trop bien , & malgré l'égarement où vos perfides carresses m'avoient plongée , ou vous ne cherchiez point assez à me dissimuler ce que vous pensez , ou vous ne sçaviez pas me le cacher assez bien pour que je pusse ne le pas saisir. Eh ! qui sçait même si votre intention n'étoit point que je le faiffisse ! Vous ne deviez que me plaindre ; vous ne sçûtes que m'outrager. Ne vous flattez donc pas que je consente à vous donner encore un spectacle qui m'humilie d'autant plus qu'il n'intéresse que votre amour-propre. Me reste-t-il encore , ingrat ! quelque sacrifice à vous faire ? N'ai-je point . . . mais à quoi me serviroient les reproches , lorsque vous-même ne vous en faites pas , & que , peut-être même , vous ne croyez pas vous en devoir ; ou que , s'il se peut que vous ne poussiez point l'injustice jusques à ne pas sentir à quel point vous êtes coupable envers moi , vos remords me sont inutiles ? Hélas ! vous m'avez tout dit , ou du moins , il ne me sied plus de rien entendre de votre part. Vos raisons , toujours les mêmes sans doute , ne peuvent plus me persuader ; & vos transports , si je m'y prêtois avec la certitu-

de d'avoir perdu votre cœur ne feroient que m'avilir. Que la lettre à laquelle je répons ici soit donc la dernière que vous m'écriviez. Quelque important qu'il me fût que ma foiblesse fût ignorée , & quelque cruels que pussent être les malheurs qui seroient indubitablement la suite & l'effet de votre indiscretion , je ne vous demande pas sur cela les égards que vous me devriez : vous me les promettiez sans doute ; mais puisque la vanité seule vous avoit attaché à moi , comment pourrois-je raisonnablement me flatter que vous eussiez la force de faire un triomphe que vous avez cru pouvoir l'honorer ? Hélas ! peut-être ne m'attaquiez-vous pas encore , peut-être même le desir que vous en aviez n'étoit-il point encore déterminé , que tous vos amis , sans doute , sçavoient déjà les vues que vous aviez sur moi. Eh ! comment , avec cette certitude que trop de choses ont dû me donner , pour qu'il me fût possible de ne l'avoir pas , pourrois-je croire que vous ne leur ayez point confié votre victoire ? L'amour , tout impétueux qu'il est , peut quelquefois sçavoir se taire , mais l'amour-propre a toujours besoin de parler. Vous avez tant immolé au vœ-

tre un sentiment qui pouvoit ne vous pas toucher, mais qui, par sa violence & sa sincérité, méritoit au moins de vous quelque ménagement, qu'il ne sçauroit m'être permis de douter que vous ne lui sacrifiez pas encore ma réputation. Tout, de votre part, me perdra le cœur, mais rien ne m'en surprendra. Vous en agirez donc à cet égard comme vous voudrez : si je n'ai pu me garantir d'une foiblesse, vous verrez comme je sçais m'en punir & échapper au déshonneur. Adieu, tout est dit entre nous, & pour jamais : souvenez-vous seulement, quelque parti que vous preniez, que j'envisage avec plus d'intrépidité encore le mépris de Périclès, quelque affreux qu'il fût pour moi, & votre haine même, dont il ne se peut pas qu'en ce moment je ne me fasse le plus cruel des malheurs qui peuvent m'accabler, que la honte de vous être plus long-tems attachée.



 L E T T R E L X I V .

A L C I B I A D E A A N T I P E .

AS P A S I E, oui, Antipe, cette même Aspasia qui, à l'entendre, devoit, quelque chose que je pusse faire contre le bonheur de son sentiment, me rester éternellement attachée, Aspasia, dis-je, vient de me quitter. Vous m'aviez, de votre côté, si fortement assuré qu'il n'y avoit rien de moins possible que, si ne comptant pas tout-à-fait autant que vous sur la durée de la fantaisie d'une femme, j'avois, malgré de si grandes raisons d'être tranquille, osé prescrire un terme à l'épouvantable patience dont celle-là me menaçoit, son inconstance étoit du moins un malheur que je n'espérois pas si-tôt. La promptitude dont elle prend ce parti acheve de me persuader que c'est moins à la violence du penchant qui l'entraînoit vers moi qu'elle a cédé, qu'à cette lassitude ou de la constance, ou de la vertu que les femmes qui se commandent l'une ou l'autre éprouvent intérieurement, à laquelle nous

devons, selon toute apparence, plus de triomphes que nous ne pensons, & dont, quelle que puisse être la philosophie dont Aspasia se pare, elle peut n'avoir pas moins qu'une autre senti le poids. Vous ne manquerez pas, sans doute, de vous récrier sur l'injustice que je lui fais de compter ici son cœur pour peu de chose; mais si sa tendresse eût en effet été aussi exempte de tous les mouvemens qui se mêlent toujours à l'amour, & qui si souvent en tiennent lieu, que vous voudriez que je le crusse, la vanité auroit-elle eu sur elle plus de droits que le sentiment; & l'eût-elle même voulu, lui auroit-il été possible de préférer la douleur de me perdre, au chagrin de me partager.

Tout onéreux, cependant, que par l'excessive régularité que cette même vanité lui fait exiger de ce qu'elle aime, elle me rendoit communément le bonheur de lui plaire, vous auriez tort de croire que ce soit avec autant d'indifférence que j'en affiche à ses yeux, que je la perds. Je vous avoue même que ne trouvant jamais auprès d'aucune des femmes à qui je la sacrifiois sans cesse, ni cette certitude d'être aimé qui, lors même qu'elle nous touche le

moins, est toujours si flatteuse pour nous, ni cette volupté si douce dont, plus encore que la beauté, je la crois la source, si cette fureur de conquérir, la plus vive, & peut-être, des miennes, la seule durable, m'imposoit souvent la nécessité d'être infidelle, je n'avois pas encore senti le besoin d'être inconstant. Je ne doute même point que si je n'en eusse pas plus que je n'ai fait, résisté aux occasions qui se présentoient, ou même cherché à les faire naître, la sorte de respect que, malgré moi-même elle m'inspiroit, ne m'auroit point permis de mettre dans mes crimes contr'elle, tant d'audace & de publicité, si les égards que nous devions tous deux à Périclès, ne m'eussent rendu presque inutile la gloire de me l'être soumise: car, enfin, c'étoit devant si peu de gens que j'osois m'en vanter! Cette obligation de me taire dont vous n'ignorez pas que je sentoais tout le poids long-tems même avant que de triompher d'elle, & qui devoit effectivement m'être d'autant plus pénible que je desirois davantage que ses bontés pour moi fussent plus connues; ses plaintes, ses défiances perpétuelles, & qui faisoient de la plus grande partie de nos rendez-vous des

scenes d'aigreur ; cette si rigoureuse fidélité qu'elle me prescrivoit , & que chaque jour qui se seroit écoulé , en m'ôtant de mon goût pour elle , ne m'auroit rendue que plus impossible , ne m'ont point permis de tenter rien de ce qui auroit pu me la ramener. Ce n'est pas que l'instant qui , sur-tout après que l'on a cru que l'on se quittoit pour la vie , amene un raccommodement , n'ait des charmes ; & que ce jeu de l'amour , du desir , ou de la vanité qui successivement le remplit , n'offre à des yeux un peu philosophes un très-intéressant spectacle ; mais , sans compter qu'Aspasie me l'a trop souvent offert pour qu'il puisse me rester à cet égard la plus légère curiosité , les femmes ont dans ce moment si peu la prudence , ou le moyen de se varier , que , quelle que puisse être la cause de la querelle , celui qui une seule fois y en a vu une , doit être sûr de l'y trouver toujours la même. J'ai , de plus , éprouvé trop souvent combien est fausse la chaleur que cet instant semble rendre à l'ame , & avec quelle promptitude elle s'éteint , pour que je n'en redoute pas plus les suites que je n'en cherche les plaisirs. Combien , en effet , n'a-t-on point de regret

regret de s'y être livré , quand , au lieu de tout l'amour qu'on s'étoit flatté d'y reprendre , on ne se trouve plus que la satiété qu'on y avoit portée , le chagrin de s'être de nouveau chargé de ces mêmes chaînes qui paroissent si pesantes , & l'embarras d'avoir encore à les rompre ! Malgré tant de raisons de ne pas renouer avec Aspasie l'impression que quelquefois elle fait sur mes sens , toute momentanée qu'elle est , & plus encore , ma vanité blessée du courage que dans cette occasion elle trouve contre son propre cœur , auroit pu m'en faire naître le desir , si elle n'eût pas cru devoir me cacher sous le masque , à mon gré , très-revoltant de la colere , les sentimens qu'elle conserve pour moi. Une douleur tendre qui m'auroit intéressé , ou un dédain froid & sans humeur , qui m'auroit fait croire que je ne l'occupois plus du tout , l'auroient mieux servie que la desagréable sécheresse dont elle a cru devoir s'armer. Ces choses dures & piquantes qu'elle affecte de me dire sans cesse , sont , peut-être , faites pour rendre , même en l'humiliant , à un homme amoureux , de l'activité qu'il pourroit avoir perdue ; mais elles ne peuvent , à mon sens , que confirmer un

volage dans son inconstance, parce que si le sentiment qu'on nous inspire, nous force à tout pardonner, l'amour que nous inspirons, mais que nous ne partageons plus, n'est pas fait pour trouver la même indulgence. D'ailleurs, ce que le cœur encore plein de sa passion, je la vois capable de sacrifier à son amour-propre, me donne pour elle un repoussément dont il ne me seroit pas facile de triompher. Je crois donc qu'à moins que pour réparation de l'injure qu'en me quittant, elle vient de me faire, elle ne s'humilie jusques à me redemander mon cœur, nous ne renouons point, & c'est ce que, pour notre bonheur respectif, nous pouvons, selon moi, faire de mieux. D'un côté le dégoût, de l'autre, les querelles renaîtroient bientôt; & si vous joignez à cela le desir que j'aurois indubitablement de me venger de son inconstance, vous comprendrez sans peine que rien ne seroit & plus sûr, & en même tems moins éloigné qu'une seconde rupture entre nous. Je vois, de plus, Aspasia payer trop cher la gloire de m'avoir quitté, pour que je croie devoir y joindre la douleur de se voir quittée à son tour. Vous aurez, sans doute, peine à concevoir en moi un

égard que l'excès de mon orgueil, & de sa sensibilité sur ce qui le blesse, doit, en effet, vous rendre assez peu croyable; mais moins, par la position d'Aspasia, elle peut se vanter de m'avoir prévenu, moins aussi je crois devoir me ressentir d'un affront dont la publicité seule pourroit me rendre la vengeance nécessaire, & dont je suis, d'ailleurs, si sûr de prendre tant de revanches.

 L E T T R E L X V .

A S P A S I E A A L C I B I A D E .

VOUS avez hier été si lumineux en politique, développé des vues si profondes, montré, enfin, une connoissance si grande, soit des forces, soit de la foiblesse des différens états dont la Grece est composée, que Périclès s'est fait un scrupule d'envoyer, sans que vous le vissiez, le manifeste que vous trouverez ici. Il croit en même tems que ce ne seroit pas assez présumer de vos lumieres, que de vous dire à quelle des républiques alliées, ou feignant de l'être,

tre, ce même manifeste est adressé; & n'imagine pas, en ne vous la nommant point, vous mettre dans un bien grand embarras. Il desire aussi que vous lui disiez ce que vous aurez pensé de cette pièce, plus disposé à se soumettre à vos critiques, que vous ne le seriez, peut-être en pareil cas, à vous rendre aux siennes. Si jamais, ainsi qu'il me semble que, malgré ce que je vous en ai dit dans des tems plus heureux, vous en avez le desir, vous donnez au public votre très-spirituel Anaximandre, je pense que vous feriez très-sagement d'en user avec lui comme aujourd'hui il en use avec vous.

A T H E N E S A

Nous n'avions pas besoin de la dernière réponse que vous avez faite à nos ambassadeurs, pour nous assurer de vos dispositions à notre égard; mais celles que nous serions en droit de vous supposer, pourroient vous être si funestes, que quelque clairement que vous nous les montriez, nous voulons bien en douter encore. Vous nous demandez aujourd'hui de vous instruire plus amplement

des causes de la guerre qui s'est élevée entre Sparte & nous; &, sans nous dire affirmativement quelles sont vos idées, vous voudriez que nous entrevissions que votre intention est de juger les deux républiques; & de vous déterminer après, en faveur de celle des deux à qui vous croirez devoir la préférence. Quoique, peut-être, nous n'eussions pas voulu remettre à votre arbitrage de si grands intérêts, & que nous eussions pu vous demander de quel droit vous vous constituiez juges entre nous, nous aurions été bien loin, & de nous plaindre d'une disposition si équitable de votre part, & de croire même que nous le dussions, si, avant que d'entrer dans notre alliance, vous eussiez exigé de nous ce que vous en exigez aujourd'hui: mais il doit, pour ne rien dire de plus, nous paroître extraordinaire que ce soit cette demande que vous mettiez à la place des secours que vous vous étiez engagés à nous fournir; & que ce qui auroit dû précéder votre traité, ne soit que la dernière, & en même tems la moins recevable de vos excuses. Plus nous vous avons laissé les maîtres d'embrasser celui des deux partis qui pouvoit, ou vous paroître le plus juste, ou vous être le plus agréable.

ble, moins nous avons cherché à vous effrayer par des menaces, ou à vous séduire par des promesses, plus nous avons sujet d'être surpris du prétexte que vous prenez aujourd'hui, soit pour nous être des alliés inutiles, soit pour vous tourner du côté de Sparte. Vous auriez, certes, ou trop d'opinion de votre prudence, ou pas assez de la nôtre, si vous vous flattiez de nous tromper par la demande que vous nous faites. Nous voulons bien, cependant, ne la trouver encore ni aussi déplacée, ni même aussi téméraire qu'elle devoit naturellement nous le paroître, & vous répondre, non comme nous le devrions, & que peut-être vous vous en êtes flattés, mais comme à d'anciens alliés qui nous auroient dans toutes les occasions donné les preuves les plus fortes de leur fidélité & de leur zele. Si nous étions Spartiates, nous nous contenterions de vous dire que ce n'est pas à vous à mettre en question ce que nous avons décidé: mais nous n'oublions jamais que nous parlons à des hommes; & d'ailleurs, ce n'est point par l'insolence que nous aimons à montrer notre supériorité.

Notre intention n'est pas de vous faire ici toute l'histoire de la guerre de Co-

rinthe, parce qu'elle est bien moins la cause de celle qui ravage actuellement tout le Péloponese, qu'elle n'en est le prétexte. S'il est vrai qu'il fut libre à Lacédémone de se déclarer pour les Corinthiens, l'on ne doit pas nous faire un crime d'avoir pris le parti de Corcyre; comme elle eut ses motifs, nous eûmes les nôtres: elle ne crut pas nous devoir rendre compte des siens; nous pûmes avec autant de raison, nous croire dispensés d'avoir pour elle plus d'égards qu'elle n'en montrait pour nous. Il a plû depuis aux Lacédémoniens de répandre que nous ne nous sommes déterminés en faveur de Corcyre, que dans l'intention de rompre la trêve que nous avions faite ensemble. Nous pourrions, & même avec beaucoup plus d'apparence de raison, en dire autant d'eux, puisqu'en envoyant dix galeres au secours de Corcyre, nous défendîmes au général qui les commandoit, de combattre les Corinthiens, à moins que ceux-ci n'attaquassent ou l'isle de Corcyre, ou quelque autre ville qui nous fût alliée: & nous fûmes si fideles à ce que nous nous étions prescrit, que nous ne prîmes au combat que, peu de tems après, les deux peuples se livrerent à

la vue de isles de *Sibote*, une part réelle, que lorsque nous vîmes les Corcyréens près d'être entièrement défaits. Athenes crut alors sa gloire engagée à ne pas laisser anéantir un peuple à qui elle avoit accordé sa protection; & nos galeres prenant en cet instant le parti que les insultes des Lacédémoniens auroient dû, peut-être, leur faire prendre dès le commencement de l'action, nous changeâmes assez la face des choses pour que ni Corinthe, ni Corcyre ne pussent raisonnablement s'attribuer la victoire.

Ce fut par le même motif que le lendemain de la bataille, nous envoyâmes encore vingt galeres au secours des Corcyréens; mais beaucoup plus pour contenir leurs ennemis, que pour tenter encore le hasard d'un combat: & c'est ce que Lacédémone, quelque desir qu'elle ait de rejeter sur nous tous les torts, a pu d'autant moins désavouer, que ceux de Corinthe effrayés de l'arrivée des vingt nouvelles galeres, ayant député à nos généraux pour sçavoir quelle étoit à leur égard, l'intention de la république, & se plaindre en même tems & de ce que nous rompions la trêve, & de ce que nous les empêchions de punir leurs

sujets révoltés, nous répondîmes » que
 » nous ne croyions, par notre conduite,
 » donner au traité aucune atteinte; qu'il
 » nous étoit aussi permis de secourir nos
 » alliés, qu'aux Lacédémoniens de prendre le parti des leurs; & que nous ne
 » prétendions pas empêcher les Corinthiens de se porter par-tout où ils le
 » jugeroient à propos, pourvu que ce
 » ne fût ni contre nous, ni contre aucun ne place qui, de quelque façon que ce
 » fût, en dépendît. Sur cette réponse, les Corinthiens, sans s'être expliqués sur leurs vues, se déterminèrent à partir; & quoiqu'avant que de leur en laisser la liberté, nous fussions en droit de leur demander quelles étoient leur résolutions, ni nous, ni même les Corcyréens ne cherchâmes à troubler leur retraite.

Prévoyant, toutefois, que Corinthe, moins encore par une suite de son propre ressentiment, que par un effet des sollicitations de Sparte, ne tarderoit pas à vouloir se venger de l'injure qu'elle croyoit avoir reçue de nous, nous ordonnâmes à ceux de Potidée qui, quoique colonie de Corinthe, nous étoit alliée, ou, pour mieux dire, étoit une de nos tributaires, de démolir leurs